

Philippe Lacoche
Le chemin des fugues



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Le chemin des fugues

Du même auteur

Romans :

- Vingt-quatre heures pour convaincre une femme*, Écriture, 2015,
prix littéraire de la ville de Creil.
Les Matins translucides, Écriture, 2013.
Des rires qui s'éteignent, Écriture, 2012.
La Maison des girafes, Alphée, 2009.
Les Yeux gris, Mille et Une Nuits, 2006.
Tendre rock, Mille et Une Nuits, 2003.
Un léger désenchantement, Flammarion, 2000.
La Promesse des navires, Flammarion, 1998.
Des petits bals sans importance, Le Dilettante, 1997 ; Rééd. Le Castor Astral,
coll. « Millésimes », 2006, prix des Lecteurs de la baie de Somme.
Le Pêcheur de nuages, Le Dilettante, 1996, prix François-Sommer ;
Rééd. La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2007.

Nouvelles :

- Les Boîtes*, avec des œuvres de Colette Deblé, Cadastre 8 Zéro, 2014.
Au fil de Creil, Le Castor Astral, 2012.
Veilleur de nuits, avec des photographies de Franck Delautre, Martelle, 2009.
Petite garce, Le Castor Astral, 2009.
Autumn Square, Le Rocher, 2008.
La Contrebasse de Guise, avec des photographies d'Éric Larrayadiou, Diaphane/
Les Imaginayres, 2007.
Le Musicien des brumes, Le Rocher, 2001.
HLM, Le Castor Astral, 2000, prix Populiste.
Scooters, Le Rocher, 1994.
Le Phare des égarés, La Bartavelle, 1994 ; Rééd. Mille et Une Nuits, 2005.
Cité Roosevelt, Le Dilettante, 1993, prix du Livre de Picardie ;
Rééd. Mille et Une Nuits, 2004.

Autres :

- Roger Vailland, drôle de vie et drôle de jeu*, récit, La Thébaïde, 2015.
Les Dessous chics, chroniques 2005-2010, La Thébaïde, 2014.
L'Écharpe rouge, théâtre, Le Castor Astral, 2014.
Pour la Picardie, pamphlet sentimental, Les Équateurs, 2009.
Lady B, ode (livre + CD avec chansons de SCIEUR Z), Le Castor Astral, 2007.
Des porcs très célèbres, contes, avec des photographies de Maxime Godard,
Le Castor Astral, 2001.
Couture et le secret de la barbichette, biographie, La Vague Verte, 1994.

Philippe Lacoche

Le chemin des fugues

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09491-5
EAN pdf: 9782268097152

*Pour Célestine et Augustin,
mes petits-enfants.*

I

« Avoir un bon copain
Voilà c'qu'il y a d'meilleur au monde
Oui, car... un bon copain
C'est plus fidèle qu'une blonde
Unis main dans la main
À chaque seconde
On rit de ses chagrins
Quand on possède un bon copain. »

Juillet 2015. Pierre Chaunier chantait à tue-tête « Avoir un bon copain », une marche d'Henri Garat. Le Bar de la Place (le BDLP) sentait bon la bière de *pauvres*, le pastis verdoyant et la cochonnaille. Derrière le comptoir, Pirate s'activait. Il faisait trop chaud ; les clients avaient soif. Il transpirait abondamment, ce qui le contraignait à retirer le bandeau de cuir noir qui lui recouvrait l'œil gauche. (Pirate était borgne.)

Il était 21 heures. Il faisait lourd. L'orage n'allait pas tarder à éclater. Chaunier s'était remis à boire. Pour faire court, ça n'allait pas très fort. Il ne buvait pas ; il ingurgitait. Lorsqu'il commençait, il ne savait plus s'arrêter. À ses côtés ce soir-là, Jean-Claude Depard, un ancien légionnaire, rencontré au BDLP. Un colosse, longue crinière blonde, des yeux émeraude, dont l'éclat était à peine gâché par l'absorption en quantité industrielle de la Pucelle, une bière pression artisanale brassée dans le Pas-de-Calais que Pirate avait dégotée dans un bled du côté d'Arras, et qui remplaçait avantageusement la Heineken. La Pucelle était l'une des fiertés de Pirate, pourtant d'un naturel modeste ; elle contribuait à la réputation de l'établissement où se retrouvaient des artistes, des gauchistes, des communistes, des libertaires, des altermondialistes, des socialistes frondeurs, des monarchistes fraternels et exaltés façon Bernanos, des musiciens, des peintres, des paumés, des alcooliques chroniques, des demeurés, des suicidaires, des illuminés, des punks à chiens, des Blancs, des Noirs, des Jaunes, des Créoles, des Malgaches, des Bleus, des Oranges, des animaux (chiens, chats... poneys, etc.), des chevelus, des crânes rasés... bref tout ce que l'Humanité compte de meilleur,

de plus singulier. Qu'ils vinssent de la gauche, de l'extrême ou de l'ultragauche, de l'anarchisme, de l'écologie, de la droite douce, du centre mou, d'Action française, une chose réunissait ces drôles de zèbres : une détestation absolue et inébranlable du capitalisme, de la société de consommation, du libéralisme rampant de la fausse gauche et de la droite affairiste.

Au BDLP, on se saoulait fraternellement. On refaisait le monde. On riait. Parfois on pleurait quand une copine ou un copain passait la Kalachnikov à gauche (elle ou il eût bien été incapable de la passer à droite).

Depard tapa sur l'épaule de Chaunier avec vigueur. Et quand cet Obélix tapait, on s'en souvenait.

– Ma clavicule ! On n'est pas à la Légion ici ! se plaignit Chaunier.

– Qu'est-ce que tu bois, espèce de nain hargneux ?

– Une Pucelle, mon seigneur !

– Pirate ! Deux Pucelles, s'il te plaît !

Ils trinquèrent à nouveau. Chaunier se demandait combien il avait, lui-même, ingurgité de bières depuis 19 heures quand il avait franchi la porte du BDLP. Cinq ? Six ? Sept ? Huit ? Dix ? Douze ? Il n'en savait plus rien. Jean-Claude, grâce à sa corpulence, absorbait plus qu'il ne

buvait. À la manière d'un énorme buvard, d'une éponge, d'une serpillière de vingt hectares. Impossible de le suivre dans ses libations. Chaunier avait bien tenté, certains soirs de grand spleen. Jamais il n'y était parvenu. On disait Depard « insaoulable », un mot qui ne devait exister dans aucun dictionnaire, sauf dans celui constitué des hiéroglyphes gravés dans le bois tendre du comptoir du BDLP.

Depard vida son verre d'une traite ; Chaunier se remit à chanter :

« Avoir un bon copain
Voilà c'qu'il y a d'meilleur au monde
Oui, car... un bon copain
C'est plus fidèle qu'une blonde... »

– Mais de qui est cette marche délicate ? interrogea Jean-Claude.

– D'Henri Garat, le Keith Richards des années Trente.

– Pourquoi le Keith Richards des années Trente ?

– Il lui fallait autant de cocaïne qu'il faut d'uranium à la centrale de Penly. Tu vois le genre ? Et la nouba tous les jours. Un homme à femmes. La grande vie, dépensier

à outrance ; il s'était acheté un yacht. S'est retrouvé ruiné. A tenté un come-back après la guerre... Un personnage.

– Très belle chanson, en tout cas, convint Depard, réjoui par l'érudition de Chaunier sur laquelle il pouvait toujours compter.

– N'est-ce pas ? C'était un peu son *Jumpin' Jack Flash*.

– It's a gas, gas, gas..., s'écria Depard en pouffant de rire.

Les clients commençaient à se défier gentiment, sans agressivité aucune. Joutes oratoires philosophiques, politiques ou musicales sans conséquences. Parfois, sur le zinc, une partie de bras de fer commençait. Et c'était toujours le vainqueur qui payait un verre au vaincu, une manière de s'excuser d'avoir utilisé sa force. La force, cette cousine de la barbarie. L'alcool produisait ses effets. Au BDLP, ils se révélaient positifs, doux, joyeux et fraternels.

Chaunier sortit son paquet de cigarettes et s'installa dehors, dans l'embrasure de la porte.

Un premier éclair dans le ciel, puis le tonnerre au loin. De grosses gouttes de pluie martelèrent l'asphalte gris du trottoir qui, rapidement, devint noir comme du vinyle. Il alluma sa cigarette, planta son regard dans la noirceur humide, et se laissa envahir par ses pensées. Il entendait Depard chanter l'hymne de Garat :

« Oui, car... un bon copain
C'est plus fidèle qu'une blonde... »

Une blonde... songea Chaunier. *Une blonde...*
Les traits du visage de Géa, Géraldine Avranché, chanteuse comédienne, longue liane trentenaire dont il était, onze ans plus tôt, tombé amoureux et qui l'avait abandonné sèchement six ans plus tard, lui revinrent. Aimait-il encore Géa ? Non, mais il continuait à aimer leur histoire d'amour. Elle correspondait à six années d'abstinence totale. Plus une goutte d'alcool. Certains l'admiraient, évoquaient sa volonté de fer. Lui n'avait pas eu cette impression ; arrêter de boire lui avait même semblé assez facile. Une courte cure d'une semaine en milieu hospitalier ; les médecins lui avaient retiré le Valium au bout de trois jours. Et puis, ce fut comme une résignation, une fatalité plutôt. Une vie parfois teintée de grisaille mais des réveils d'une fraîcheur incomparable, une capacité de travail décuplée, une énergie retrouvée. Après le départ de Géa, tout doucement, Chaunier s'était remis à boire. En petites quantités au début, puis un peu plus, toujours plus. Du temps passé dans les bistrots, des fêtes tout au fond des nuits. De nouvelles rencontres. Des filles et des